

24 septembre [1940]

*L'Oeuvre* reparaît à Paris. Déat avec toutes les ressources de la sophistique normalienne argumente pour que de bon cœur nous acceptions le fat accompli et, sans rechigner, nous mettions à la besogne. Il part à la conquête de l'avenir.

La vie est toute-puissante. Et ces adaptations si rapides sont peut-être fatales. Mais Déat et ses pareils partent-ils en effet à la conquête ou sont-ils entraînés à la dérive ?

Je crois voir un fleuve sale, à la débâcle des glaces. Le fleuve roule. Les blocs de glace tournent dans les tourbillons de la rivière, et des passagers qu'ils transportent virevoltent avec eux, les bras au ciel, tournés, tantôt vers le passé, tantôt vers l'impénétrable avenir, effarés. Ils vocifèrent, fous ambitieux qui croient commander au fleuve qui les emporte.

Mais il n'est pas plus drôle de rester sur la rive à regarder le fleuve sale passer et de se sentir hors de la vie.

C'est une chose pénible que ce soient ceux-là mêmes d'entre nous qui hier ont le plus consciemment travaillé à la création de l'Europe, qui soient les plus désorientés aujourd'hui, à l'instant où l'Europe, prétend-on se fait. L'Europe ? Non, mais une Europe. Non pas la juste Europe que nous avons voulue. Quel moyen avons-nous de redonner cours à la justice et à la raison ? Nous étions « Européens » contre les patries. Que serons-nous contre cette fausse Europe ? Sommes-nous condamnés à nous opposer toujours ?

Je ne veux pas aller à la dérive ; pourtant je sens que je n'accepterai pas longtemps non plus de demeurer tranquille sur le rivage. Faut-il attendre pour s'y jeter que le fleuve soit un peu moins sale ? Il faudrait pouvoir penser assez loin dans l'avenir.

L'affiche qui annonce la publication nouvelle de *L'Oeuvre* est d'un cynisme désarmant : « Tous ceux qui n'ont pas voulu mourir pour Dantzig, y est-il dit, liront *L'Oeuvre*. » La lâcheté se donne pour le bon sens.

(Guéhenno, 2014, pp. 66-67)

24 février [1941]

Le bétail pourtant, dès qu'il est réuni, n'est pas beau. Ce parti que Déat tente d'organiser pour « s'emparer du pouvoir », le Rassemblement national populaire, tenait son premier meeting. Mais je veux croire que ne se trouvaient là, du bétail, que les représentants d'une particulièrement basse espèce.

La réunion avait été préparée avec de grandes précautions. On n'entraît qu'en montrant la carte du parti ou une carte d'invitation. Un de mes amis avait reçu une carte pour deux personnes. J'ai décidé d'aller voir.

Il y avait Salle Wagram cinq à six mille personnes, pas un ouvrier. La grande masse était composée d'employés, de boutiquiers, de faux intellectuels, les mêmes gens qui formaient, il y a trois ans, les troupes du C.S.A.R., du P.S.F., de la Cagoule. Quand leurs anciens chefs parurent à la tribune, ils applaudirent. Le mouvement n'est ni national, ni populaire, on en peut être dès maintenant assuré. L'espèce commune du petit-bourgeois frénétique de lustrine était la seule représentée.

La réunion devait être d'information, mais nous n'avons naturellement été informés de rien. Lorsque Blanzat et moi sommes entrés, Jean Goy achevait son discours. Alors un certain X... est venu devant le micro. Il s'est déclaré breton et m'a donné bien de nouvelles raisons d'être modeste en prétendant que tous les bretons lui ressemblaient. « Peuple de Paris, criait-il, je fais serment devant toi... » C'était bête à pleurer. A ce paranoïaque trop sincère a succédé une espèce de bonimenteur que sa voix, ses gestes, son jeu, tout dénonçait comme la plus sincère crapule. Le bétail cagoulard a tout de suite reconnu son berger. J'avais grande envie de fuir, mais, comme il ménageait son plus bel effet, au souffle de sa voix, l'affiche du R.N.P. s'est écroulée près de lui. Cela m'a rasséréiné.

Enfin, Déat a parlé. Il y a évidemment en lui un autre dynamisme que dans ses coéquipiers. Il a toujours le même accent auvergnat qu'il y a vingt ans, à l'Ecole, une sorte de force rustique que discipline la rhétorique normalienne. De sa foi, de sa sincérité, je n'ose rien penser. Sans doute a-t-il la sincérité de sa profession :

voilà vingt ans qu'il aspire au pouvoir ; il continue. Un homme politique doit vouloir exercer le pouvoir, dit-il pour se justifier. Il veut être un chef, il le sera en allemand s'il ne peut l'être en français ; il sera führer, si c'est la langue de la nouvelle Europe. Que lui importe le bétail pourvu qu'il en soit le berger. Une seule vraie passion l'inspirait hier : la haine du gouvernement de Vichy qui ne l'a pas fait ministre.

Dans le gâchis où nous sommes, quelles chances cette prodigieuse bêtise, exploitée, disciplinée, organisée par ce paysan normalien a-t-elle de réussir ? Je ne les crois ni grandes ni nombreuses. Cette bêtise n'est pas assez racinée dans le pays. Mais Dieu..., que ce bétail est laid.

(Guéhenno, 2014, pp.122-124)